

Mitch Albom

Premier appel du paradis

Roman

Traduit de l'anglais par Emmanuel Paillet

KERO

*Pour Debbie, une virtuose du téléphone,
dont la voix nous manque chaque jour.*

LA SEMAINE OÙ TOUT COMMENÇA

Le jour où le monde reçut son premier appel téléphonique de l'au-delà, Tess Rafferty était occupée à ouvrir une boîte de thé en sachets.

Drrrrring!

Sans prêter attention à la sonnerie, elle enfonça ses ongles dans l'emballage plastique.

Drrrrring!

De l'index, elle attaqua la partie plus épaisse, sur le côté du paquet.

Drrrrring!

Elle pratiqua enfin une ouverture, ôta la Cellophane et la froissa en boule. Elle savait que le téléphone basculerait sur répondeur si elle ne le prenait pas avant la prochaine...

Drrrrrr...

— Allô ?

Trop tard.

— Aaah, ce truc, marmonna-t-elle.

Elle entendit le répondeur se déclencher dans la cuisine :

« Bonjour, vous êtes bien chez Tess. Laissez-moi votre nom et votre numéro, et je vous rappellerai dès que possible. Merci. »

Un petit bip. Des grésillements...

« *C'est maman... J'ai quelque chose à te dire...* »

Tess s'arrêta de respirer. Le combiné lui tomba de la main.

Sa mère était morte quatre ans auparavant.

*

Drrrrring!

L'appel suivant s'entendit à peine, tant était animée la discussion dans le poste de police. Un employé avait gagné 28 000 dollars à la loterie et les trois agents discutaient de ce qu'ils feraient d'une somme pareille.

— Tu payes tes factures.

— C'est exactement ce qu'il ne faut pas faire.

— Un bateau!

— Paye tes factures!

— Pas moi.

— Un bateau!

Drrrrring!

Jack Sellers, le chef de la police, se dirigea vers son petit bureau en lâchant :

— Si tu payes tes factures, tu vas en récolter d'autres, c'est tout.

Sous les regards approbateurs, il décrocha le téléphone.

PREMIER APPEL DU PARADIS

— Police de Coldwater. Sellers à l'appareil.
Quelques grésillements. Puis la voix d'un jeune homme.

« *Papa? C'est Robbie.* »

Tout à coup, Jack n'entendit plus les autres.

— Hein? C'est qui?

« *Je suis heureux, papa. Ne t'en fais pas pour moi, d'accord?* »

Jack sentit son estomac se nouer. Il pensa à la dernière fois où il avait vu son fils soldat disparaître après les contrôles de sécurité à l'aéroport, en route pour sa troisième période en Afghanistan.

Sa dernière période.

— Ça ne peut pas être toi, murmura Jack.

*

Brrrrrrring!

Le pasteur Warren essuya la salive sur son menton. Il était en train de faire la sieste sur son canapé, dans l'église baptiste de la Moisson de l'Espoir.

Brrrrrrring!

— J'arrive...

Il se leva péniblement. L'église avait installé une sonnette à côté de son bureau, parce qu'à quatre-vingt-deux ans, son ouïe baissait.

Brrrrrrring!

— Pasteur, c'est Katherine Yellin. Ouvrez vite, je vous en prie!

Il boitilla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Bonjour, Ka...

Mais elle était déjà entrée, son manteau entrebâillé, ses cheveux roussâtres ébouriffés, comme si elle était sortie en courant de chez elle. Elle s'assit sur le canapé, se releva nerveusement, puis se rassit.

— Il faut que je vous parle, pasteur. Croyez bien que je ne suis pas folle. Je vous en prie.

— Non, chère...

— Diane m'a appelée.

— Qui vous a appelée?

— Diane.

Warren éprouva un soudain mal de tête.

— Votre sœur décédée vous a appelée?

— Ce matin. J'ai décroché mon téléphone...

Étreignant son sac à main, Katherine se mit à pleurer. Warren se demanda s'il devait appeler quelqu'un.

— Elle m'a dit de ne pas m'inquiéter, continua Katherine d'une voix étranglée. Elle a dit qu'elle était... en paix.

— C'était un rêve, alors?

— Non, non! Ce n'était pas un rêve! J'ai bien parlé à ma sœur!

Des larmes coulèrent sur les joues de Katherine, si vite qu'elle n'eut pas le temps de les essuyer.

— Nous en avons déjà parlé, Katherine...

— Je sais, mais...

— Elle vous manque...

PREMIER APPEL DU PARADIS

— Oui...

— Et vous êtes bouleversée.

— Non, pasteur. Elle a dit qu'elle était au paradis!... Vous ne comprenez donc pas?

Katherine souriait, d'un sourire radieux, d'un sourire que Warren n'avait encore jamais vu sur son visage.

— Je n'ai plus peur de rien, chuchota-t-elle.

*

Drrrrrrring.

Une sonnerie de sécurité retentit, et la lourde grille de la prison glissa sur ses rails. Sullivan Harding, un homme de grande taille aux épaules larges, s'avança lentement, pas à pas, tête basse. Son cœur battait – pas de l'excitation d'être libéré, mais de peur qu'une main le saisisse au collet et le ramène en détention. Encore un pas. Un autre. Les yeux fixés sur ses chaussures. Ce n'est qu'en entendant un bruit approcher sur le gravier – des pieds légers et rapides – qu'il leva la tête.

Jules.

Son fils.

Il sentit deux petits bras autour de ses jambes. Il enfonça les mains dans les cheveux bouclés de son fils. Il vit ses parents – sa mère dans un anorak bleu marine, son père dans un costume marron clair –, ils s'effondrèrent tout d'un coup et s'étreignirent tous les quatre. C'était une journée grise et glaciale, la rue

MITCH ALBOM

luisait de pluie. Seule sa femme manquait à cet instant, mais elle était encore là par son absence.

Sullivan aurait aimé prononcer une parole profonde, mais il ne parvint qu'à chuchoter :

— Allons-y.

Quelques instants plus tard, leur voiture disparaissait dans la rue.

Ce fut le jour où le monde reçut son premier appel de l'au-delà.

Ce qui suit dépend de ce que l'on est prêt à croire.

DEUXIÈME SEMAINE

Une pluie fraîche et brumeuse tombait, ce qui n'était pas inhabituel pour un mois de septembre à Coldwater, une petite ville certes américaine mais géographiquement située au nord de certaines régions canadiennes, à quelques kilomètres seulement du lac Michigan.

Malgré le temps glacial, Sullivan marchait dehors. Il aurait pu emprunter la voiture de son père, mais, après dix mois d'enfermement, il préférait être à l'air libre. Vêtu d'un bonnet de ski et d'un vieux blouson en daim, il passa devant le lycée où il avait été élève vingt ans plus tôt, la scierie fermée depuis l'hiver dernier, le magasin d'articles de pêche avec ses canoës à louer empilés, et la station-service où des pompistes en survêtements bleus soufflaient dans leurs mains pour se réchauffer.

Il arriva à destination, s'essuyant les bottes sur un paillason indiquant DAVIDSON & FILS. Il remarqua une petite caméra au-dessus du seuil et retira instinctivement son bonnet, rajustant une épaisse mèche

brune, puis regarda l'appareil en face. Au bout d'une minute sans réponse, il entra.

À l'intérieur des pompes funèbres, la chaleur était presque étouffante. Les murs étaient couverts de lambris en chêne sombre, avec des canapés beiges aux coussins épais alignés dans le vestibule. Un registre de condoléances était posé sur un bureau, sans chaise.

— Puis-je vous aider ?

Le directeur, Horace Belfin, se dressait devant Sully. Il arrivait à la fin de la soixantaine, avec une peau blême, des sourcils broussailleux et des cheveux filasse.

— Je suis Sully Harding.

— Ah, oui.

« Ah, oui, pensa Sully, celui qui a manqué les obsèques de sa femme parce qu'il était en prison. » Sully s'était mis à achever les phrases inachevées ; les mots que les gens ne disaient pas résonnaient plus fortement que ceux qu'ils disaient.

— Giselle était ma femme.

— Toutes mes condoléances.

— Merci.

— C'était une très belle cérémonie... J'imagine que la famille vous en a parlé.

— La famille, c'est moi.

— Bien sûr.

Il y eut un silence.

— Ses restes ? demanda Sully.

— Dans notre columbarium. Je vais chercher la clé.

PREMIER APPEL DU PARADIS

Le directeur alla à son bureau. Sully prit une brochure sur une table. Il l'ouvrit à un paragraphe sur la crémation.

Les restes incinérés peuvent être répandus en mer, placés dans un ballon d'hélium, dispersés depuis un avion...

Sully reposa aussitôt la brochure. « Dispersés depuis un avion. » Même Dieu ne pouvait être cruel à ce point-là.

Vingt minutes plus tard, il quitta le bureau avec les cendres de son épouse dans une urne en forme d'ange. Il essaya de la porter à une main, mais cela lui parut trop désinvolte. Il essaya de la tenir entre ses paumes, mais cela ressemblait à une offrande. Il la serra finalement contre sa poitrine, les bras croisés, comme un enfant porte parfois son sac d'écolier. Il marcha ainsi presque un kilomètre dans les rues de Coldwater, pataugeant dans l'eau de pluie. En arrivant près d'un banc devant la poste, il s'assit, posant précautionneusement l'urne à côté de lui.

La pluie cessa. Les cloches de l'église sonnèrent l'heure. Sully ferma les yeux et imagina Giselle nichée contre lui, ses yeux d'un vert marin, ses cheveux noir réglisse, son corps frêle et ses épaules étroites. Nichée contre lui, elle semblait murmurer : « Protège-moi. »

Finalement, non. Il ne l'avait pas protégée. Et il n'y pouvait rien changer. Il resta longtemps assis sur ce banc, trop triste pour bouger. Homme déchu, ange de

porcelaine. Comme s'ils attendaient le bus, tous les deux.

*

Les nouvelles de la vie sont transmises par téléphone. La naissance d'un bébé, des fiançailles, un accident tragique sur la route, dans la nuit – presque tous les événements marquants de la vie, bons ou mauvais, sont annoncés par une sonnerie.

Assise par terre dans sa cuisine, Tess attendait que ce bruit revienne. Ces deux dernières semaines, son téléphone lui avait apporté les nouvelles les plus stupéfiantes. Sa mère existait, bel et bien, quelque part. Elle se remémora pour la centième fois leur dernière conversation.

« *Tess... arrête de pleurer, ma chérie...* »

— Ça ne peut pas être toi.

« *C'est bien moi... Je suis ici, saine et sauve.* »

Sa mère disait toujours cela quand elle appelait en voyage – d'un hôtel, d'une station thermale ou même d'une visite chez des parents à une demi-heure de là. « *Je suis ici, saine et sauve.* » Tess ne lui posait jamais la question, mais elle le disait quand même.

— Ce n'est pas possible, avait protesté Tess.

« *Tout est possible, ma chérie... Je suis avec le Seigneur... Je veux te parler de...* »

— De quoi, maman? De quoi?

« *... Du paradis...* »

PREMIER APPEL DU PARADIS

La communication cessa. Tess contempla le combiné comme si elle tenait un os humain. C'était totalement irrationnel. Elle le savait. Mais la voix de sa mère ne ressemblait à nulle autre, elle en connaissait tous les chuchotements, les inflexions, les tremblements et les cris. Il n'y avait aucun doute. C'était bien elle.

Tess se recroquevilla sur elle-même. Depuis le premier appel, elle était restée chez elle, ne mangeant que des biscuits, des céréales, des œufs durs, ce qu'elle pouvait trouver dans la maison. Elle n'était pas allée travailler, ni faire des courses, ni même chercher son courrier.

Elle passa une main dans ses longs cheveux blonds non lavés. Confinée par le miracle. Que diraient les gens? Elle regardait fixement le téléphone. Elle s'en moquait. Quelques mots de l'au-delà avaient rendu inutiles tous les mots de la Terre.

*

Jack Sellers était assis à son bureau, dans la vieille maison de brique rénovée servant de quartier général à la police de Coldwater. Pour ses collègues, il était en train de taper des rapports. Mais lui aussi attendait une sonnerie.

Cela avait été la plus étrange semaine de sa vie. Deux appels de son fils mort. Deux conversations qu'il avait cru ne plus jamais pouvoir tenir. Il n'en avait pas encore parlé à son ex-femme, Doreen, la mère de Robbie. Elle était en dépression depuis la mort de leur

fil. Que lui dirait-il? Que leur fils, mort au combat, était en fait vivant, quelque part? Que la porte de l'au-delà se trouvait sur son bureau? Et quoi, ensuite?

Jack lui-même n'avait aucune idée de ce qu'il fallait en penser. Il savait seulement qu'à chaque sonnerie de téléphone, il se précipitait sur l'appareil, vif comme un pistolerero.

Le deuxième appel, comme le premier, était arrivé un vendredi après-midi. Il avait entendu des grésillements, des parasites, puis une pulsation sonore.

« *Papa, c'est moi.* »

— Robbie... murmura Jack.

« *Je vais bien, papa. Il n'y a pas de mauvais jours, ici.* »

— Où es-tu?

« *Tu sais où je suis... Papa, c'est génial...* »

Puis un cliquetis.

Jack se mit à hurler : « Allô? ALLÔ?! » puis il vit que ses collègues le regardaient. Il ferma la porte. Une minute plus tard, le téléphone sonna à nouveau. Il regarda le numéro d'appel sur l'écran. Comme les fois précédentes, l'appareil indiquait INCONNU.

— Allô? chuchota Jack.

« *Dis à maman de ne pas pleurer... Si nous savions ce qui nous attend, nous n'aurions jamais de soucis.* »

*

Quand on a une sœur, c'est pour toujours, même si on ne la voit plus, même si on ne la prend plus dans ses bras.

Katherine Yellin était allongée sur son lit, ses cheveux roux aplatis sur l'oreiller. Les bras croisés, elle étreignait le téléphone à clapet rose saumon qui avait appartenu à Diane, le Samsung au dos orné d'un autocollant à paillettes représentant une chaussure à talon haut.

« *C'est mieux que dans nos rêves, Kath.* »

Diane lui avait dit cela lors d'un deuxième appel, qui, comme le premier – comme tous ces appels étranges à Coldwater –, était venu un vendredi. Mieux que dans nos rêves. Le mot que Katherine adorait dans cette phrase, c'était « *nos* ».

Les sœurs Yellin avaient un lien spécial, comme des siamoises écaillant de concert la vie dans une petite ville. Diane, l'aînée de deux ans, avait amené chaque jour Katherine à l'école, lui avait ouvert la voie chez les scouts, avait enlevé son appareil dentaire quand Katherine mettait le sien, et avait refusé, aux bals du lycée, de monter sur la piste avant que Katherine ait elle aussi un cavalier. Les deux filles avaient de longues jambes, des épaules fortes et pouvaient nager presque deux kilomètres dans le lac, l'été. Katherine avait été demoiselle d'honneur au mariage de Diane ; trois mois de juin plus tard, elles avaient inversé les rôles. Elles avaient deux enfants chacune – des filles pour Diane, des garçons pour Katherine. Leurs maisons étaient à un kilomètre de distance. Même leur divorce eut lieu à moins d'un an d'écart. Seul leur état de santé les séparait. Diane souffrait de migraine, d'arythmie cardiaque, d'hypertension, et un anévrisme l'emporta

MITCH ALBOM

prématurément, à l'âge de quarante-six ans. De Katherine, on disait qu'« elle n'avait jamais été malade un seul jour de sa vie ». Pendant des années, elle avait culpabilisé à cause de cela. Mais elle comprenait, à présent. Diane – la douce, la fragile Diane – avait été appelée pour une raison. Elle avait été choisie par le Seigneur pour montrer que l'éternité attend les fidèles.

« C'est mieux que dans nos rêves, Kath. »

Katherine sourit. Nos rêves. Nous. Dans ce téléphone rose qu'elle serrait contre la poitrine, elle avait redécouvert la sœur qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Et elle ne s'en cacherait pas.